



HAL
open science

Proudhon: l'atelier, la maison et l'avenir de l'art

Sébastien Pasteur

► **To cite this version:**

| Sébastien Pasteur. Proudhon: l'atelier, la maison et l'avenir de l'art. 2009. hal-00480019

HAL Id: hal-00480019

<https://hal.science/hal-00480019>

Preprint submitted on 3 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Proudhon: l'atelier, la maison et l'avenir de l'art

Proudhon héritier d'une tradition et continuateur de celle-ci, voilà qui peut surprendre mais c'est bien le cas avec sa pensée sur la famille, une tradition parmi d'autres mais une tradition tout de même, un conservatisme en lutte avec les mouvements de libération de la femme qui prennent de l'ampleur à son époque. En deux mots la vision proudhonienne de la famille est phallogocentrique et misogyne. On pourrait aussi parler d'une vision de petit-bourgeois, d'autant qu'il y a défense de la propriété privée, en vertu du fait que la famille doit être indépendante, il y a pourrait-on dire, un absolu patriarcal adossé à l'absolu propriétaire. En outre, la propriété ainsi qu'il l'explique dans le *Système des contradictions* (1846) est ce qui donne à la femme son rôle social, voire son existence sociale, savoir celui d'être une ménagère au service de la maisonnée, c'est pourquoi famille et propriété marchent de front appuyés l'une sur l'autre créant un pouvoir en face celui de l'Etat ou de la société. A tel point par exemple que le mari, en cas d'adultère a le droit de se faire justice lui-même. On a d'ailleurs le même rejet vis-à-vis de l'Eglise d'où la défiance du père de famille vis-à-vis du curé confesseur qui se mêle de ce qui ne le regarde pas.

La propriété repliée dans la solitude et l'indépendance, havre de paix susceptible d'accueillir la famille, tel est le modèle que Proudhon appelle de ses vœux :

« Ce qui rend la propriété chose délectable, comme le disait je ne sais quel philosophe, c'est la faculté de disposer à volonté non seulement de la valeur de son bien, mais encore de sa nature spécifique, de l'exploiter, à son plaisir, de s'y retrancher et de s'y clore, d'en excommunier les humains, comme dirait M. Pierre Leroux, en un mot d'en faire tel usage que la passion, l'intérêt, le caprice même suggèrent. Qu'est-ce qu'une jouissance en numéraire, une action dans une entreprise agricole et industrielle, un coupon de grand livre, à côté du charme infini d'être maître dans sa maison et dans son champ, sous sa vigne et sous son figuier ? »¹

Fermeture donc, et ce à double titre, puisque la femme, reine du foyer est détenue prisonnière dans son royaume.

Mais il est deux éléments essentiels qu'il faut prendre en compte, et qui mettent non pas la famille en marge du reste de la pensée proudhonienne mais qui l'articule en son centre: 1) le fait que le couple conjugal soit « l'organe de la Justice », et 2) le mariage constitue « la vraie religion de l'humanité ».

1 *Qu'est-ce que la propriété?*, ed. Garnier, 1849, p.108

Pour comprendre le premier point il faut revenir à la définition de la Justice, appuyons-nous sur cet extrait: « L'homme a le sentiment de sa propre dignité. Cela revient à dire que seul, entre tous les êtres, l'homme se sent comme l'absolu. Ce sentiment qu'il a de lui-même est le point de départ de la Justice, qui n'est autre que le sentiment de notre dignité en autrui, et réciproquement de la dignité d'autrui en notre propre personne ; sentiment qui nous déborde par conséquent, et qui, bien qu'intime et immanent à notre personnalité, semble l'envelopper et toute notre personnalité avec elle. »

Pour ne pas parler d'un absolu relatif (bien que Proudhon ait pu parler d' « absolu absolu »), on dira qu'on a ici un absolu relationnel. On se situe au cœur de ce que Proudhon nomme l'ambiguïté ontologique: « Tout être étant donc censé moi et non-moi, que puis-je faire de mieux dans cet ambigu ontologique, que de prendre pour point de départ de ma philosophie le rapport, non de moi-même à moi-même, [...] mais de moi à un autre moi mon égal et qui n'est pas moi, ce qui constitue une dualité non plus métaphysique ou antinomique, mais une dualité réelle, vivante et souveraine ? »² En quoi sa philosophie n'est pas une philosophie du sujet, du sujet individuel il dit d'ailleurs que ce n'est que par abstraction qu'il peut être considéré à l'état d'isolement et sans autre loi que celle de l'égoïsme³; mais c'est une philosophie de l'inter-subjectivité, de la différence porteuse de l'identité, et c'est de cette différence que va naître le lien.

Aussi faut-il distinguer entre une relation sociale dont Proudhon se fait en quelque sorte l'architecte lorsqu'il considère la structure associative des industries, lorsqu'il propose son projet d'exposition perpétuelle, lorsqu'il se prononce en faveur de la fériation hebdomadaire, enfin quand il se penche sur la question des transports, autant de structures économiques, temporelles, spatiales et spatio-temporelles qui mettent en relation les hommes. Autre chose serait le lien social avec le problème sous-jacent, celui de l'obligation: « Vous parlez des droits de la société, de l'harmonie de la nature ; des convenances humaines ; des conditions de la paix, et du bonheur de la fraternité. _ Tout cela est question d'utilité, affaire de goût. En quoi de pareilles considérations m'obligent-elles ? Est-ce qu'en dernière analyse, je ne juge pas des choses, de leur convenance ou de leur disconvenance d'après mon intérêt propre ? »⁴

L'organisation sociale, naturelle, les conventions culturelles, le sentiment fraternel, tout ceci pourrait-on dire, met en relation les individus, elle ne les lie pas ni ne les oblige. En tout cas on peut remarquer que Proudhon envisage de telles questions sous l'angle de la communication des égoïsmes. Or sa pensée n'est pas à lire d'abord dans ces grands ensembles de la juridiction sociale, ni même de l'industrie, elle se situe fondamentalement dans la rencontre avec autrui, dans la

2 *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, I, p.40 (Fayard)

3 *Ibid.*, p.177

4 « Feuillet de Boutteville », *In Hauptmann, Genèse d'un antithéiste*, p.238

conjugaison des différences qui font de l'atelier et de la famille bien plus que des relais d'échanges. Ils sont des creusets où la relation s'augmente du lien, non plus seulement communicatif, mais communiant. Deux pôles alimentent donc cet ensemble conspirant, le foyer conjugal et l'atelier. Les deux vont de pair, en effet, « par le travail, comme par le mariage, la personnalité de l'homme est incessamment portée à son maximum d'énergie et d'indépendance ».

Les deux vont de pair mais si l'on doit faire la genèse de cette re-ligion sociale, c'est au mariage qu'il faut d'abord s'attacher.

Et en amont, revenons à la question de l'individu: le moi passe par l'altérité, en quelque sorte le moi est un autre et la personne humaine en tant que telle, c'est-à-dire digne, est celle qui est capable de se reconnaître en autrui et de se savoir constitué par la différence par où le sujet est toujours intersubjectif et la justice ni plus ni moins que l'expression éthique de cette intersubjectivité. Proudhon insiste dans *De la Justice* sur le fait qu'un organe est matériel, et comme, une justice individuelle est presque une contradiction dans les termes, seul le couple conjugal, communiant et différencié en son sein, peut être ce corps expressif de la Justice.

En ce que l'individu y fait l'expérience de l'altérité par excellence et de la reconnaissance de soi, dans un dépassement des identités individuelles; en ce que le couple conjugal est une entité unitaire et indissoluble (à ce titre Proudhon ne conçoit pas que l'on puisse tolérer le divorce); le foyer, le creuset de la Justice trouve ici la meilleure combinaison pour s'organiser, pour se diffuser et se perpétuer. La justice forgée dans l'alchimie conjugale irradie l'ensemble du corps social.

Sans le noyau dur conjugal il est évident pour Proudhon que la société court à sa perte au travers d'une phase de véritable dégénérescence: les individualismes livrés à eux-mêmes, sans attache ni repère constituant, verraient leur identité sexuelle propre entrer en déliquescence, c'est que le relief social dépend d'une structuration des couples, où se constituent les rôles, et en premier lieu celui de la femme. Autrement dit, non seulement le couple conjugal construit l'organe de la Justice, mais le mariage garantie en retour la préservation de ces différences fondamentales que sont les différences sexuelles.

Il intéressant ici de rapporter une phrase glissée dans une note du premier mémoire, où il dit que la femme et l'homme ne peuvent faire société. Aussi au premier abord il faudrait comprendre cette différence comme une incompatibilité, l'homme et la femme ne vont pas ensemble. Et pourtant ils s'aiment, mais cet amour il s'agit pour le couple de le transformer. En d'autres termes le mariage ne consacre pas l'attirance, l'attraction n'est pas un lien, et l'on parle bien de rapport et de relation sexuelles, nous sommes dans le registre de l'instinct, du fait brut, le lien vient au contraire d'une autre expérience, et elle va transmuier l'attraction et l'amour, à tel point que Proudhon dira que « le mariage en est le tombeau ». Cette transformation s'opère à travers l'expérience spontanée de la

justice, et c'est là que ce constitue le lien indissoluble, qui n'est pas donné par l'attraction, mais construit par le sentiment, plus dense dans le couple amoureux que dans toute autre relation sociale, de ma dignité en l'autre.

L'on retrouve dans les pages consacrées à l'amour et au mariage, le champ lexical religieux. Or, Proudhon n'a de cesse de le répéter, au travers de la religion l'humanité s'adore elle-même en Dieu, elle se contemple dans l'Altérité avec un grand A. Seulement dans ce cas c'est un leurre; bien loin de gagner sa dignité, l'homme, en idolâtrant un Autre qu'il ne reconnaît pas être lui, s'humilie, se défait de son énergie, et le lien dévie en dépendance. C'est pourquoi l'Église s'est mêlée de ce qui ne la regardait pas, car si le couple conjugal augmente la puissance des individus, forme une entité à part et indépendante, le pouvoir ecclésiastique s'en trouve affaibli. Proudhon va plus loin, en écrivant que « le mariage est la vraie religion de l'humanité ». Par là a lieu une correction de l'autre religion, celle de Dieu, qui considère que le mariage forme une dyade d'âmes en un corps, alors qu'il fallait considérer selon notre auteur que le mariage est la réunion de deux corps en une seule âme. Redonner son sens au couple et au mariage, situer l'altérité dans la réalité et non plus dans les chimères de l'au-delà, cela donne une autre dimension à la Justice et relègue la béquille transcendante de l'Église au placard.

Néanmoins il est un élément qui manque à notre analyse, un élément essentiel et qui va me permettre d'établir un lien avec un autre domaine de la pensée proudhonienne à savoir l'art.

La Justice à elle seule ne peut transformer l'attrait des personnes en mariage, pas plus d'ailleurs qu'elle ne saurait faire des relations sociales autre chose qu'un commerce qui donnerait raison à ces paroles de notre auteur, dont on ne remettra pas en cause la bonne foi:

« Combien vous dois-je, combien me devez-vous, voilà ma religion »

Cet élément manquant c'est l'idéal. Car si l'humanité est toujours en progrès, c'est parce qu'elle est d'abord, par essence, en projet. Or, l'idéal c'est à nouveau quelque chose de spéculaire, et donc il est encore question d'altérité. L'idéal est au cœur de l'ambiguïté ontologique, dans le domaine de l'éthique en tant que mon identité reconnue en autrui me redresse dans ma dignité, et dans le domaine de l'esthétique l'artiste va montrer le chemin de l'amélioration.

« Si l'art a son principe dans la faculté esthétique, écrit-il, il reçoit l'impulsion de l'estime de soi ou de l'amour propre. » En apercevant la beauté hors de lui l'individu s'y compare et cherche à l'atteindre, cette tension hors de soi en quête d'un mieux de soi, c'est cela le rôle de l'idéal.

La reconnaissance intersubjective entre de nouveau en jeu; une reconnaissance dans le domaine du beau qui passe, à nouveau, par le corps: « lorsque le premier comme, tendant les bras à Eve, la proclama la plus belle des créatures, il n'embrassa pas un fantôme, mais la beauté en chair et en

os. » Qu'on lise également les analyses des tableaux de Courbet, ce sont les corps qui parlent dans leur apprêt, dans leur déshabillé ou leur guenilles, autant de signes qui tracent un catalogue des énergies corporelles et affichent par là les hommes dans le « déshabillé de leur conscience »

Aussi sommes-nous au principe de l'art dans une situation qui n'est pas sans rappeler la question de la rencontre amoureuse, et en effet la beauté n'est pas quelque chose qui se crée pour Proudhon, mais elle se reconnaît dans la nature, dans les corps, dans la chair, et elle préside aux attractions. L'on ne saurait cela dit se contenter de l'attrait sexuel d'un côté, de l'imitation de la nature de l'autre. Mais ainsi que l'idéal nous transporte au-delà de nous-mêmes dans la rencontre avec autrui, pour mieux nous réaliser dans la dignité, l'artiste cherche à dépasser le réel pour mieux le traduire, la lumière de la toile dessine un miroir, le reflet est notre être social dont la faculté esthétique du spectateur entreprendra spontanément, le diagnostic. Dans cette optique l'art ne nous montre pas un ailleurs mais il nous dépeint, en entrouvrant la porte de l'idéal, en nous donnant à voir la possibilité de notre perfectionnement par le dévoilement des forces ou des dégénérescence. La réalité, le réalisme demeure central, dans un cas la toile montre un mieux de nous-même, et nous inspire, dans un autre elle accable le présent et notre jugement nous rappelle à nos idéaux. Mais comment de la conscience diagnostique passe-t-on à la destination sociale de l'art, savoir l'amélioration de l'espèce? Il importe de remarquer que Proudhon n'utilise pas le terme de société, mais bien celui d'espèce, c'est que au travers de l'œuvre et par la compréhension des énergies, passe une éducation à la volupté. La volupté, « fille de l'idéal » fait partie de la palette représentative, et pour cause il s'agit bien pour l'art d'œuvrer à la régénération de l'espèce, par l'élection picturale des forces. Si tel est bien le cas, l'on doit retrouver dans le texte posthume sur l'art, ce relief social différenciant que nous posons comme nécessaire à l'harmonie sociale. Par quoi passe-t-il? La constitution d'un foyer, aussi l'art va trouver ici son but premier:

« Le but de l'art est de nous apprendre à mêler l'agréable à l'utile dans toutes les choses de notre existence : d'augmenter ainsi pour nous la commodité des objets, et par là d'ajouter à notre propre dignité.

La première chose qu'il nous importe de soigner est l'*habitation*. »

C'est ce que Proudhon nomme « l'art rentré », non plus un art exhibitionniste mais quelque chose qui vient supporter le cadre conjugal, le conforter dans ses œuvres: « je donnerais le musée du Louvres, les Tuileries, Notre-Dame et la colonne par dessus le marché, - pour être logé chez moi, dans une petite maison faite à ma guise, que j'occuperais seul, au centre d'un petit enclos d'un dixième d'hectare, où j'aurais de l'eau, de l'ombre, de la pelouse et du silence. » C'est ainsi que se termine *Du Principe de l'art...* (1865) qui semble réduire l'artiste à n'être qu'un décorateur d'intérieur.

Et Proudhon va même plus loin en vérité: les artistes il voudrait les réduire au silence, leur donner des vacances de cinquante ans durant lesquelles la société se sera transformée et eux se seront purgés d'un idéalisme qui fait mentir leur art et dévoyer leur mission. Bien sûr, Courbet lui a donné un espoir, on peut presque dire que c'est grâce à son ami d'Ornans que Proudhon s'est mis à aimer la peinture, ou en tout cas il l'a enfin prise en considération.

La pensée de l'art cependant, était bien présente avant, loin des cimaises cela dit, et de manière plus fondamentale justement: l'homme est artiste par essence, faculté trop essentielle pour que ses travaux soient l'exclusivité d'une élite créatrice. Si l'art tend à l'homme le miroir de ses énergies, quelle autre activité sinon celle du manoeuvre qui travaille la matière en imprimant son idée et son idéal, peut mieux correspondre à la définition de l'artiste? La vérité pour Proudhon est toujours auprès de celui qui s'implique dans le réel, s'y confronte, la peinture fait alors pâle figure à côté de l'ouvrier :

« Comme dans les âges antiques l'initiation à la beauté arrivera par les dieux, ainsi dans une paternité reculée la beauté se révélera de nouveau par le travailleur, le véritable ascète, et c'est aux innombrables formes de l'industrie qu'elle demandera son expression changeante, toujours nouvelle et toujours vraie. »⁵

La main de l'ouvrier, voilà l'intelligence de l'homme, guidée par l'idéal mais trempée dans la réalité ainsi que le mari dans la Justice. Car c'est toujours de cela qu'il s'agit: confronter l'idée à la réalité; l'absolu n'ayant de valeur que par la réalité à laquelle il s'applique. La dignité de l'ouvrier s'établit dans le faire-intelligent dont la main est le signe. La confrontation à la réalité relève l'homme des abîmes de la monomanie comme de l'automatisme du travail parcellaire; l'homme entier et pluriel, pluriel parce qu'entier, saura apprécier la valeur de son travail et construire l'intelligence de son activité, et Proudhon en savait quelque chose, plus que ses homologues:

« Il me semble que deux ans de pratique au comptoir, écrit-il à son ami Pauthier, ajoutés à quatre années d'atelier, donnent à mes paroles autant d'autorité qu'aux leçons de M. Blanqui ou de M. Rossi, qui jamais n'ont mis la main à la pâte. »

Il ne faut pas voir ici un hiatus dans la conception, mais bel et bien une coordination entre les sphères de l'atelier et celle de la maisonnée. Relier les corps sous l'égide de l'idéal dans le mariage; faire pénétrer l'idée au coeur de la matière dans le travail, et là encore tendre vers le perfectionnement, tels sont les éléments qui constituent la dignité humaine, rapprochant inévitablement l'amour du travail, pôles dépendant alors de l'esthétique en amont et en aval: la société conçue par Proudhon intègre perspectivement l'art de manière fondamentale:

« L'art, c'est-à-dire la recherche du beau, la perfection du vrai, dans sa personne, dans sa femme et

⁵ *Système des contradictions économiques*, III

ses enfants, dans ses idées, ses discours, ses actions, ses produits: telle est la dernière évolution du travailleur, la phase destinée à fermer glorieusement le cercle de la nature. »

Aussi Proudhon n'a-t-il pas enfermé le couple conjugal dans les quatre murs du foyer, il lui donne les moyens d'exprimer et de perpétuer sa dignité, une dignité conduite par l'idéal dans les raffinements de la famille, dans les œuvres de l'atelier, où les relations deviennent autant de liens réciproques et régénérateurs. Enfin, une dignité inspirée par cette autre facette du miroir social, incontournable expression révolutionnaire, qui nous permet de conclure avec ces mots: « L'esthétique, et au dessus de l'esthétique, la Morale, voilà la clef de la vérité de l'édifice économique. »